



Initiation aux arts des terres d'islam

Semaines de l'art
Décembre 2020



Musées de Senlis

Musée d'Art et d'Archéologie
Place Notre-Dame - 60300 Senlis
03 44 24 86 72 - www.musees.ville-senlis.fr

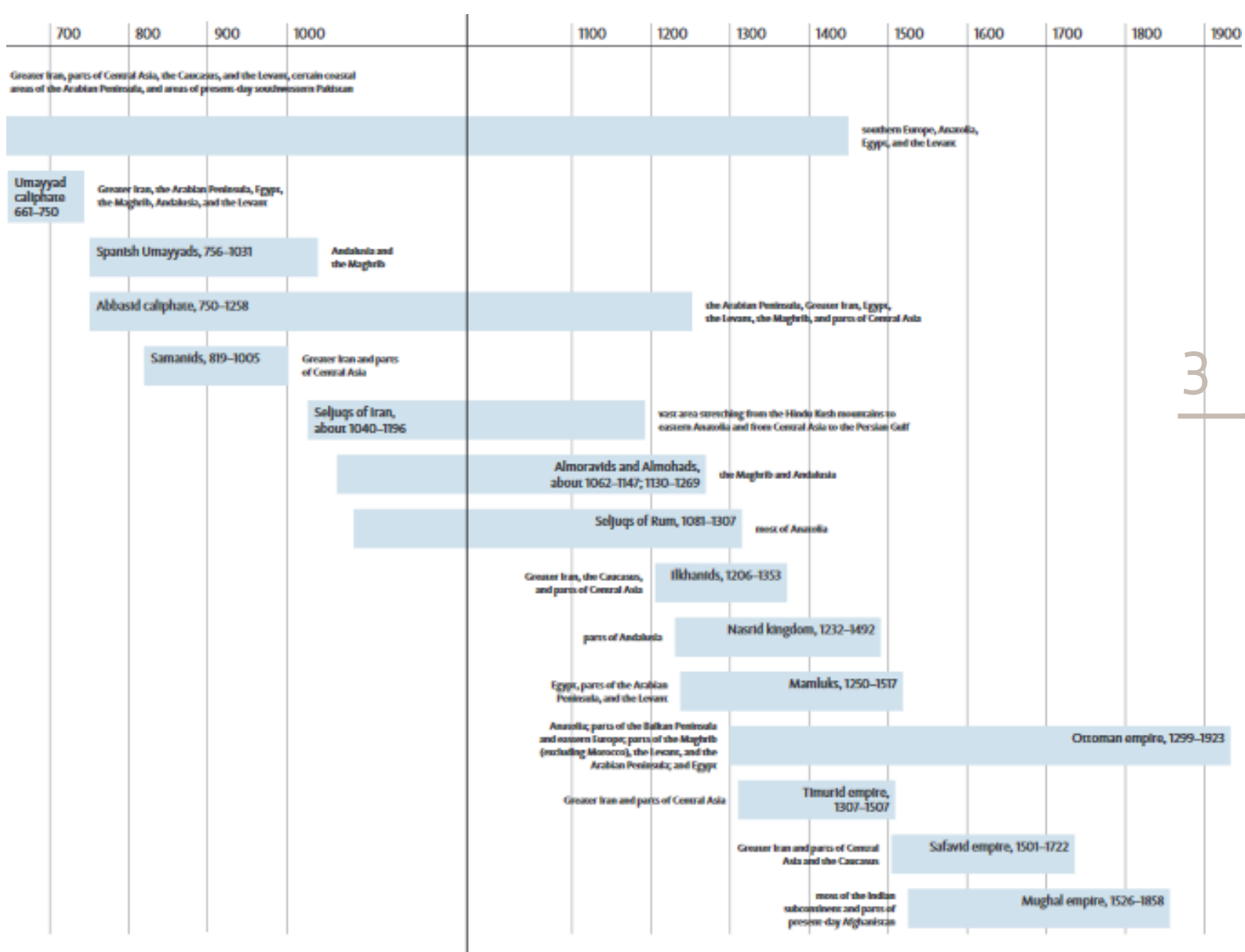
Introduction

Les préjugés concernant les arts des terres d'islam sont nombreux : ils seraient essentiellement non figuratifs, uniquement liés à la religion et peu divers. Ces idées viennent de la confusion fréquente entre « Islam » et « islam » : si le premier renvoie à une culture, une civilisation, le deuxième qualifie quant à lui la religion. Cette différence, non audible, fait des arts de l'Islam des manifestations uniquement religieuses dans l'esprit de beaucoup.

Pourtant, rien n'est plus faux. Les arts réalisés dans des zones géographiques où la majorité religieuse est l'islam – puisque c'est bien cela qu'il faut entendre, par « arts de l'Islam » - sont très variés : architecture, statuaire, peinture, céramique, bronze, bijoux, vêtements... Chaque objet est le résultat d'un syncrétisme entre la culture musulmane et celle du pays dans lequel l'objet est réalisé. En effet, dans la culture islamique, la différence entre les Beaux-Arts et l'artisanat n'existe pas comme dans la culture artistique européenne : les arts du livre sont essentiels – c'est là que se développe la peinture (et non la miniature, terme impropre) – mais ne sont pas les seuls à bénéficier de l'attention des artistes et commanditaires. Étudier les arts de l'Islam c'est donc tout autant savoir lire une peinture persane qu'une peinture arabe, étudier une lampe de mosquée ou un bol de céramique. C'est la diversité qui fait la force de ces productions artistiques.



Figure humaine couronnée, XII^e-XIII^e, Iran, plâtre modelé et peint, MET New-York, inv. 67.119 © MET



Chronologie © MET

La naissance de l'islam



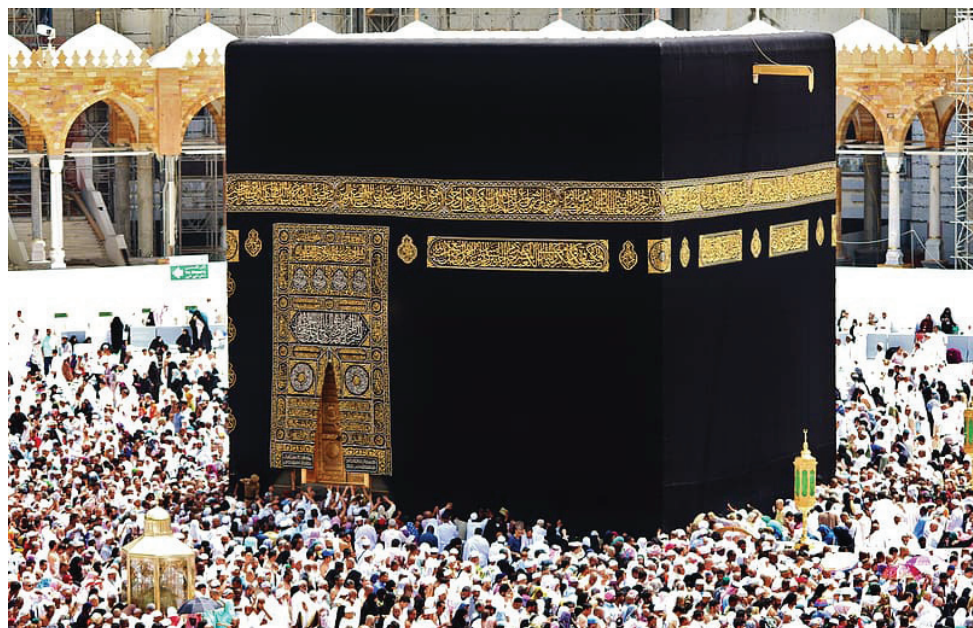
La religion islamique

L'islam a été révélé au prophète Muhammad au début du VII^e siècle, dans une montagne près de la Mecque, à l'ouest de l'Arabie. Élevé par son grand-père, il entre très jeune au service de Khadîdja en tant que caravanier, avant de l'épouser. C'est elle qui le rassura après la première apparition de l'Ange Gabriel et l'aida à répandre sa parole autour de lui.

L'islam est une religion strictement monothéiste et se veut la restauration de la religion d'Abraham dont Muhammad est le fidèle continuateur ; en d'autres termes, les chrétiens et les juifs sont, pour les musulmans, dans l'erreur. Ils sont cependant appelés les « gens du Livre », puisqu'ils suivent les préceptes édictés dans l'Ancien Testament et sont respectés en tant que tel. Remettant en cause le fonctionnement des tribus en prônant une religion monothéiste et égalitaire, Muhammad est menacé et doit fuir vers Médine en 622. Il s'agit de l'Hégire. Commence alors une période de batailles et d'expansion de la foi musulmane ; peu à peu, les Mecquois perdent leur autorité sur les autres tribus et renoncent en 627 à conquérir Médine. Fort de cette nouvelle autorité religieuse et politique, Muhammad rentre triomphant à la Mecque en janvier 630. Il fait alors disparaître les idoles de la **Ka'ba** – devenue, avec sa pierre noire, le lieu le plus sacré de l'islam et la direction de la prière – et il instaure une nouvelle administration. Il poursuit ensuite l'unification de l'Arabie, désormais presque entièrement convertie à l'islam. Il s'éteint à Médine en juin 632.

Riza-yi 'Abbasi,
Les Amants, 1630,
Ispahan, aquarelle
opaque, encre et
or sur papier, MET
New-York,
inv. 50.164 © MET

5



La Ka'ba, Mecque
© Pikrepo

L'histoire de la religion musulmane se confond avec celle de l'empire politique et géographique qui se constitue peu à peu après la disparition du prophète ; les quarante années qui suivent son décès sont celles des quatre khalifes historiques. Elles sont essentielles, car le prophète est mort sans avoir désigné de successeur. C'est Abû Bakr, l'un de ses plus anciens disciples qui prend le premier la tête de la 'umma, la communauté ; il prend le nom de khalife, qui signifie successeur. Après avoir restauré l'ordre en Arabie, il envoie des troupes conquérir des terres vers l'Iraq, la Syrie et la Palestine. Peu à peu, les armées musulmanes vainquent face à de grands empires : Byzance, l'empire Sassanide, pour ne citer qu'eux. La religion musulmane s'étend de plus en plus. Les successeurs d'Abû Bakr, 'Umar, 'Uthmân et 'Alî poursuivent les conquêtes, malgré des dissensions internes de plus en plus fortes. En 661, 'Alî est vaincu par Mu'âwiyya, qui réclame le pouvoir du fait de ses liens de parenté avec 'Uthmân. C'est la naissance de l'empire Omeyyade¹.

6

C'est durant ces premières années qui suivent la mort de Muhammad que se crée le schisme entre les sunnites et les chi'ites. La formation de ce courant de pensée date de ces luttes de rivalité pour la succession du prophète. 'Alî clame ainsi être l'unique descendant possible, parce qu'il est le cousin du prophète et du fait de son mariage avec la fille de ce dernier, Fatima, et des enfants qu'il a eus avec elle : Hassan et Husayn. 'Aïsha, veuve du prophète et fille d'Abû Bakr soutenait cette position ; or, 'Aïsha est essentielle dans la culture musulmane, car elle est celle qui a le plus rapporté les paroles du prophète. Tous deux réclamaient que la succession demeure dans la lignée familiale de Muhammad. Pour autant, lorsque 'Alî prend le pouvoir en 656, il n'est pas totalement accepté : Mu'âwiyya l'accuse en effet d'avoir tué 'Uthmân et récuse sa légitimité. Une première dissension apparaît dès lors avec d'un côté ceux qui reconnaissent le khalifat et de l'autre côté ceux qui considèrent que la lignée de Muhammad doit prévaloir. Si la prise du pouvoir par Mu'âwiyya en 661 confirme la rupture entre les sunnites et les chi'ites, c'est la mort de Husayn à Kerbala en 680 lors d'une révolte contre les Omeyyades qui achève d'entériner la scission entre les deux courants religieux.

1 - L'empire Omeyyade (661-750) est le premier empire musulman.

Le **sunnisme** se divise entre quatre écoles coraniques.

Le **hanafisme** est la plus ancienne de ces écoles ; elle laisse une grande place à l'interprétation personnelle des croyants et est fortement critiquée pour cette raison. Ancienne école des Abbassides et des Ottomans, elle est actuellement très répandue en Inde et au Pakistan.

Le **malikisme** est fortement inspiré du droit coutumier en vigueur au temps où le prophète était à Médine. Il est encore prédominant en Afrique du Nord, en Mauritanie, au Soudan et au Koweït.

Le **chafisme** est une école intermédiaire, qui s'efforce de construire une jurisprudence en accord avec les préceptes de lois et la coutume contemporaine. Il est présent en Jordanie et Palestine, mais aussi en Indonésie et en Malaisie.

Le **hanbalisme** est l'école la plus conservatrice du sunnisme : elle préconise un traditionalisme rigoureux et peu transigeant. Elle est à l'origine du courant wahhabite, officiel en Arabie Saoudite. Elle a quelques communautés en Syrie, en Iraq et en Afghanistan.

Le **chi'isme** se divise quant à lui entre trois écoles coraniques.

Les **zaydites** constituent le plus petit et modéré des groupes chi'ites. Ils reprennent une grande partie de la tradition initiale de l'islam, et ne croient pas en la théorie de l'imam caché, qui anime les autres écoles. Ils sont encore très présents au Yémen.

L'occultation – autre nom de la théorie de l'imam caché – est très importante pour les chi'ites **duodécimains**. Ils croient en effet que le dernier imam, Muhammad al-mahdi, n'est pas mort mais a été soustrait à la société et reviendra à la fin de temps. Par ailleurs, les chi'ites duodécimains apportent une grande importance aux paroles des imams, élevés au rang de hadiths². Ils sont très présents en Iran, en Iraq, mais aussi au Liban et en Turquie.

Les chiites **ismaéliens** ont quant à eux une philosophie spéculative présentant des traits inspirés de la Perse ancienne. Ils ont une foi ardente dans le *mahdi*. Ils sont encore très présents en Inde.

2 - Les hadiths sont les actes et paroles du prophète, recueillis après sa mort. Selon les écoles coraniques, ils n'ont pas la même valeur.

Art et culture dans le monde islamique

Le Coran a joué un rôle dans la construction des arts islamiques : dans le texte, les arts sont plusieurs fois mentionnés. Cependant, selon les régions, les politiques et les écoles coraniques, son influence a été plus ou moins importante. Ainsi, dans la sourate Saba (34, 12), des djinns créent pour le roi Salomon des statues, de la vaisselle et des ustensiles de cuisine – cette mention d’objets utilitaires, créés par les djinns, permet par exemple de relier le texte sacré à l’une des particularités de l’art islamique, à savoir l’embellissement d’objets du commun tels, les assiettes, les pots, les lustres, les écritoires, les lampes, etc. À l’image de Salomon, il était en effet considéré comme bon que l’homme porte attention à son environnement.

8

Panneau d’une boîte rectangulaire, X^e-XI^e, Cordoue, ivoire et pierre, MET New-York, inv. 13.141 © MET



Un thème domine depuis toujours le débat sur l’art islamique et est source de nombreux préjugés : la représentation des êtres vivants. Il faut souligner que le Coran ne formule aucune interdiction directe en la matière. L’aniconisme, c’est-à-dire le fait de refuser de représenter tout être « avec un souffle » dans les enceintes religieuses serait plus une réaction des musulmans face à la richesse ostentatoire des églises et des temples qu’ils rencontrent lors de leurs campagnes militaires ; une manière de se démarquer des autres religions, d’affirmer une originalité propre. L’autre raison serait la crainte de l’idolâtrie³ : l’islam est une religion strictement monothéiste ; proposer au regard des figures « animées » dans les lieux saints pouvait inciter à les confondre avec Dieu, seul réceptacle de la foi.

De fait, il fut dès les débuts impossible de trouver la représentation d'un quelconque être vivant dans les mosquées, ou sur les murs des palais attenants aux mosquées. En dehors de ces endroits, l'art islamique n'est pas aniconique : les artisans et artistes, au contraire, prennent plaisir à représenter la figure humaine, dont ils travaillent méticuleusement l'iconographie.

Seules deux interdictions demeurent aujourd'hui : l'interdiction de représenter Dieu – il est même blasphématoire de penser Dieu comme représentable, puisqu'il n'est que puissance – et le visage du prophète.

Pour toutes ces raisons, l'art religieux en Islam est la calligraphie : le Verbe est la source de la Révélation⁴ et l'arabe la langue utilisée. De sorte qu'embellir le Coran à l'aide d'écritures très précisément codifiées fut le premier art religieux. Il a ensuite été étendu à toutes les expressions artistiques : rares sont les œuvres sans écritures. Les architectures, les livres, les objets de verre et de métal sont en effet très fréquemment ornés de calligraphies diverses, adaptées à l'objet et à l'époque. Aujourd'hui encore, calligraphe est un métier honoré – il faut plus de dix ans à un élève pour maîtriser une calligraphie et obtenir le titre de maître.

Folio provenant
d'un Coran, écriture
en maghribi, fin
XIII^e-XIV^e, Espagne,
encre, aquarelle
opaque et or sur
parchemin, MET
New-York, inv. 42.63
© MET



3 - L'idolâtrie est le culte rendu à des idoles, c'est-à-dire à des images.

4 - La Révélation consiste en la parole de Dieu donnée à Muhammad par le biais de l'ange Gabriel.

Néanmoins, l'une des particularités de la culture islamique, c'est le syncrétisme entre la nouvelle foi et les traditions des pays conquis : la philosophie et les mathématiques grecques et antiques, mais aussi la littérature perse et arabe ont par exemple fortement influencé les fondations des arts de l'Islam. Par la suite, des thèmes venant d'Inde et de Chine ont pris une place prépondérante dans la création artistique.

À titre d'exemple, trois ouvrages sont essentiels pour comprendre les arts islamiques : Les *Maqamat (Séances)* arabes d'al-Hariri de Basra (1054-1122), le *Shahnama (Livre des Rois)* perse de Firdawsi (vers 1000) et *Kalila wa Dimna (Kalila et Dimna)* traduit au VIII^e siècle du persan par Ibn al-Muqaffa qui est un « miroir des princes⁵ ». Le premier ouvrage se compose d'épisodes drolatiques mettant en scène Abu Zayd, qui voyage partout dans le monde et parvient à se tirer d'affaire grâce à sa parole. Le deuxième livre a été source de nombres de peintures : il retrace l'histoire mythologique des rois perses et est un livre encore fondateur en Iran aujourd'hui. Le dernier, enfin, met en scène deux chacals qui vivent leurs aventures auprès d'autres congénères animaux ; il a pour objectif d'enseigner aux jeunes princes l'art de régner. Ces trois ouvrages étaient très connus et ont donné lieu à de nombreuses traductions, éditions, peintures⁶ et représentations iconographiques. Les livres avaient d'ailleurs une place toute particulière dans la tradition musulmane : nombreux sont les ouvrages qui, outre une peinture soignée et représentative de la culture de l'époque, possèdent des frontispices et dédicaces à la gloire de princes régnants. Les textes pour l'édification des souverains étaient aussi courants que l'explication et l'interprétation d'événements de l'actualité par la référence à des héros des temps passés. En outre, à partir du XIII^e siècle, les souverains réclament l'écriture et l'illustration d'ouvrages historiques qui assoient leur légitimité, faisant parfois remonter leur lignée à Alexandre le Grand.

La littérature était un objet d'art, mais aussi un objet politique essentiel.

5 - Un miroir des princes est un ouvrage qui doit apprendre aux princes les règles du bon gouvernement.

6 - Contrairement aux livres occidentaux, on n'utilise pas le terme de miniature mais de peinture concernant les œuvres illustrant les ouvrages.

Qasim ibn 'Ali, La troisième course d'Isfandiyar : Il combat un dragon, Firdawsi, *Shahname* du Shah Tahmasp, 1530, Tabriz, aquarelle opaque, encre, argent et or sur papier, MET New-York, inv. 1970.301.51 © MET



چونک اندر آمد کرد و نوا فرورد پس با نکرودن نیرون توانست کردن کلم بشیرت و بیچاره آن از ما بر آمد ز صد و قمر رویس چو پست میار از ما را کشت	برشت برسان اگر شیب بصندوق کشت نه بجی دهم چو شمشیر تیغ و کاشن با هی خواست کایدیشتر ما یکی تیر بشیر در دست شیر	هی جست با ز کز نش با چو کاش تیغ اندر آمد هاند ز کردون و از تیرها سجد چو پست میار از ما را کشت بشیرت نموشن هی کرد جاک	بدم در کشید لب را از ما چو دریای پست از ما خون نشاند بزر و اندر او در طنجی سیکه بل در پنا هجسد با کرد کار هی دود ز سرش بر آمد کشت شکست آمدش ز از ما کشت
---	--	--	--

ازان دود و آن زهر چو پست تبر سپید کور با کز روی شوتن باید چو اندر شتاب کپوش کشتن آرد و در تا کز که کجور جا بخت	پشاری مغولی تو کشت دلش بز خون کشت پر آب کوه هی بریت ترا کشت بکلاب ز زرش نیامد هیچ بر باب اندر آمد سر تو کشت	شوتن باید سس لند زین پشاش تر ناله را دشت همانجوی چون چشمها باز کرد ازان خاک بر خاست و شد زود باید پیشش را و نیک	پیشش کردار با دودمان باید شد نازب مکار سپند بگردان کرد کشت او کز کرد چو مردی که پشوت کرد و نوا هی کشت چو ارج خاک کنگ
--	---	---	--

کتابخانه



Quelques
œuvres
emblématiques

Une aiguière iranienne

Cette aiguière fait partie d'un ensemble d'aiguières en métal ayant la même forme et la même taille ; toutes ont été réalisées entre 1180 et 1210 dans l'est de l'Iran. La fabrication de l'objet en elle-même est exceptionnelle : le corps est réalisé avec une seule feuille de bronze qui a été travaillée pour former treize bosselages. Les harpies, les oiseaux et les lions ont été faits à l'aide de la technique du repoussé – c'est-à-dire que le métal a été « poussé » de l'intérieur – en haut relief. Le col et l'anse sont faits à partir d'autres feuilles de bronze, soudées au corps de l'aiguière⁷.



Aiguière, 1180-
1210, Khurasan ou
Herat, bronze, MET
New-York, inv. 44.15
© MET

7 - Une aiguière est un vase à eau.

L'aiguière est somptueusement décorée. Les inscriptions dédicatoires sont faites d'argent incrusté ; l'artiste a utilisé la calligraphie *naskh*, courante en Iran, ornée de petites têtes humaines. Le reste de la surface est incrusté avec un décor fait de quadrupèdes, d'aigles attaquant des canards et de poissons. Tous sont entourés de végétaux de toute sorte, les branches se terminant par des têtes humaines ; cette particularité renvoie à l'arbre *waqwaq*, arbre mythique persan omniprésent dans les textes. Ainsi, l'iconographie qui se déroule sur le corps de l'aiguière est très riche : le pouvoir du lion, mais aussi la lumière et la force du soleil, l'eau source de vie ou encore les harpies et les hiboux à l'origine de la chance.

Outre ce foisonnant décor, l'artiste s'est attaché à représenter sur chaque bosselage les signes du zodiaque au centre d'un médaillon. Les douze signes sont représentés avec force de détails, de la droite vers la gauche ; la lecture débute avec le signe du bélier. Si l'iconographie est traditionnelle, l'artiste semble avoir fait une erreur en représentant Saturne barbu et à demi nu, à la place de Mercure pour le signe de la Vierge. Toutefois, ce type d'erreur est très rare à cette époque où est attribué à ces symboles un véritable pouvoir ; il est possible qu'il s'agisse d'une particularité liée à l'horoscope du propriétaire.

Cette aiguière, tout comme les autres aiguières du même groupe, ont été réalisées à Hérat, alors que la ville est sous domination Ghurides (1099-1215). Cet empire éphémère était installé entre la Perse et le nord de l'Inde. Bien que cette dynastie soit peu connue aujourd'hui, du fait des difficultés à réaliser des fouilles sur ce territoire, elle est essentielle car a contribué à l'établissement d'une iconographie persane reprise par les Seldjoukides et les dynasties suivantes. D'ailleurs, il est probable que ces objets aient été rapidement envoyés à ces derniers, notamment en Iran.



Un bol samanide

Bol, X^e, Iran,
céramique
argileuse, engobe
blanc, glaçure
transparente, MET
New-York, inv.
65.106.2 © MET

Produit dans le nord-est de l'Iran, dans la province du Khorasan sous le règne des Samanides, ce bol aux inscriptions noires à hautes hampes dans le « nouveau style » est un exemple de l'élégance et de l'harmonie présentes dans les céramiques dites noires et blanches des villes de Nichapour et Samarkand. Les potiers de cette époque ont en effet perfectionné la technique de la peinture noire sur céramique par l'usage d'un engobe⁸ blanc uni, mis en valeur par une fine couche de glaçure⁹ transparente. L'inscription quant à elle est inscrite à l'aide de pigments bruns, mélangés à la glaçure. En ajoutant ainsi de la glaçure au pigment, les potiers parviennent à réaliser des inscriptions durables, aux traits fins et bien délimités.

Ainsi, c'est l'iconographie et la technique qui permettent de dater et de situer ce bol géographiquement. Le style de la calligraphie notamment, caractérisé par les hampes hautes, droites et anguleuses, mais aussi les petits points décoratifs sont caractéristiques de l'innovation samanide. Les objets ultérieurs incluent de plus en plus de décors non figuratifs. L'élégance et la sophistication de la calligraphie témoignent d'une relation particulièrement proche entre le potier et le calligraphe.

Les Samanides établirent un empire autonome à partir de 845. Dès 900, le khalife abbasside qui réside à Bagdad leur cède le contrôle du Khorasan. Bien que les Samanides aient réalisé beaucoup de commandes impériales, étendant leur patronage à toutes les productions artistiques, il est peu probable que ce bol soit une commande d'un souverain. Au contraire, l'inscription suggère le patrimoine d'une personne humble : « Prévoir avant de faire te protège des regrets. Chance et santé. » De telles inscriptions étaient courantes sur les vaiselles et constituent le premier exemple de proverbes et adages arabes du monde islamique. Cette phrase, en particulier, renvoie à un hadith du prophète, transmis par 'Alî.



8 - L'engobe est un enduit de couleur placé sur la céramique avant cuisson, afin de masquer la couleur naturelle.

9 - La glaçure est un enduit qui donne un aspect vitrifié à la céramique, la protège et l'imperméabilise.

Une page du Coran bleu

Coran bleu, IX^e-X^e,
Tunisie, Or et argent
sur parchemin teint
en bleu, MET New-
York, inv. 2004.88
© MET

Le Coran bleu, *al-Mushaf al'Azraq*, est l'un des Corans les plus somptueux jamais produit. Par conséquent, il est aussi l'un des plus célèbres. Il doit son nom à la teinture indigo qui recouvre ses pages. La plus grande partie du manuscrit se trouve en Tunisie, au musée national du Bardo ; quelques pages se trouvent en France, notamment à l'Institut du monde arabe, mais la plupart sont aux mains de collectionneurs privés. Cette page, conservée au MET de New-York, concerne la sourate 30 : 24-32, *al-Rum*, « L'Empire byzantin ».

À l'instar des Corans du X^e siècle, il est de format horizontal et la calligraphie – faite à l'or – est le coufique. Cette dernière est la calligraphie qui caractérise les premiers siècles de l'islam ; lorsque les styles se diversifient, elle devient celle des architectures. Ici, les voyelles et les points diacritiques¹⁰ ne sont pas marqués, ce qui n'est pas courant pour un texte religieux. En effet, si ces précisions sont rares dans les textes profanes et du quotidien – encore aujourd'hui –, pour les ouvrages religieux ou bien officiels, elles sont de mise. Elles font d'ailleurs souvent l'objet d'ornementations soignées. Sur ce Coran, l'unique ornementation est donc le cercle d'argent, presque entièrement oxydé, qui délimite chaque verset.

Aujourd'hui, très peu de Corans sur papier coloré sont connus ; la majorité d'entre eux sont réalisés à l'encre marron et noire, les voyelles et les points diacritiques soulignés de rouge, sur du parchemin ou du papier blanc. Ainsi, l'utilisation de l'or ici témoigne du luxe de l'ouvrage ;

il a peut-être été commandé par le khalife lui-même ou par une personne haut placée, pieuse. Enfin, l'usage de l'encre d'or et d'argent sur du parchemin bleu n'est pas sans rappeler les pratiques de l'empire byzantin, dont les documents officiels prenaient cette forme.

Les Aghlabides sont une dynastie d'émirs arabes qui ont régné sur une partie du Maghreb et la Sicile entre 800 et 909. Bien qu'ayant prêté allégeance aux Abbassides – qui se situaient alors à Bagdad et Samarra – ils ont en réalité été indépendants dès 801. Grands constructeurs, ils furent notamment les fondateurs de la mosquée de Kairouan.



10 - Un point diacritique est un signe qui modifie la prononciation et donc le sens du mot.

Le *Malwiyya*

Samarra fut fondée au nord de Bagdad en 833 par le khalife abbasside al-Mutasim. Il s'agissait pour lui de transférer sa capitale. En effet, Bagdad était une ville de lettrés, riche et dense ; or, la population protestait contre les régiments engagés par le khalife pour protéger son pouvoir. Déménager la capitale était certes pour al-Mutasim un moyen d'éviter une insurrection, mais aussi une manière de montrer la grandeur du khalifat par nombre de constructions spectaculaires. De fait, les différents styles développés à Samarra seront repris durant plusieurs siècles par les dynasties arabes comme perses.

Ainsi, la Grande Mosquée de Samarra fut construite par son successeur, Jafar al-Mutawakkil, khalife de 847 à 861. Durant plusieurs siècles, elle fut la plus grande mosquée du monde islamique ; pourtant, elle fut abandonnée avec le reste de la ville dès 892 lorsque le khalifat reprit place à Bagdad.

De plan rectangulaire, elle a été construite en briques cuites et mortier de gypse, technique caractéristique des constructions abbassides. Longue de 239 mètres de long sur 156 mètres, l'enceinte est scandée de 44 tours semi-circulaires faisant office de contreforts et de 16 portes. Le plan est nettement inspiré de celui de la mosquée de Damas, construite en 720 par le khalifat omeyyade. Néanmoins, le gigantisme de la construction est propre à Samarra.

Le *Malwiyya*, nom de ce minaret, est de forme hélicoïdale : formé d'une base carrée de 32 mètres de long, sa structure est composée d'une rampe en spirale à cinq étages, le faisant culminer à 54 mètres de haut. S'il n'est pas le premier minaret du monde musulman, sa forme est néanmoins unique et ne se retrouve que sur deux autres édifices, également implantés à Samarra. Le minaret devient rapidement un élément important de la mosquée, car il permet d'appeler les croyants à la prière. À l'époque du prophète, une telle construction n'existait pas : le *muezzin* montait sur le toit de la demeure de Muhammad – qui faisait également office de mosquée.



J. Merena, Minaret de Samarra, photographie de 2010
© WikiCommons

Deux peintures :

Les Amants et Une Femme nue couchée

Riza-yi 'Abbasi,
Les Amants, 1630,
Ispahan, aquarelle
opaque, encre et or
sur papier,
MET New-York,
inv. 50.164 © MET

Ces deux peintures de Riza-yi 'Abbasi font voler en éclats les idées selon lesquelles les artistes peintres des terres d'islam ne représentent pas d'êtres humains. L'artiste, actif en Perse à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle a en effet représenté les mœurs légères de son époque dans diverses peintures, jouant notamment sur l'érotisme des personnages. La peinture de la Freer Gallery of Art à Washington représente ainsi une femme nue, couchée, alors que celle du Metropolitan Museum of Art met en scène un couple enlacé, la main de l'homme s'égarant dans le haut de la jeune femme. Si ces représentations demeurent relativement rares, plusieurs de leurs caractéristiques les ancrent dans leur temps.

18

L'artiste a employé pour les deux peintures du papier coloré, sur lequel se détachent des éléments de paysages : feuilles et fleurs dorées, branchages souples, rivière ondoyante, etc. La forme des corps est soulignée, notamment celle des femmes : leur poitrine lourde, leurs hanches généreuses sont mises en valeur par la tunique ou le voile qui les recouvre. Les visages sont inexpressifs : ce qui a été considéré par les Occidentaux comme étant une absence de technique est en réalité caractéristique de l'iconographie persanes. Ces visages presque asexués, aux traits fins, dénués d'émotions, sans âge et à la forme ronde correspondent au visage dit *mah'ru*, c'est-à-dire au « visage de lune », poncif de la beauté. Par ailleurs, dans la peinture du couple, plus que la main sous la tunique, c'est le nombril et les doigts de pied apparents de la jeune femme qui sont un signe de sa sensualité.

Enfin, bien que la jeune femme soit habillée et ses cheveux couverts par un turban, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une prostituée. En effet, jusque dans les années 1640, la prostitution était en effet tolérée et taxée par les Safavides d'Iran ; il s'agissait d'une part importante du revenu de l'empire.



La dynastie des Safavides a régné en Iran de 1501 à 1736. Ils succèdent aux Timourides et forment la première dynastie intégralement indépendante sur le territoire perse depuis plus de cinq cents ans – les autres dynasties ayant presque toujours prêté allégeance à d'autres, tels que les Abbassides. Il s'agit d'une dynastie chiite.

Riza-yi 'Abbasi,
Femme nue couchée, vers 1590,
 Ispahan, aquarelle
 opaque, encre
 et or sur papier,
 Freer Gallery of Art
 Washington, inv.
 F1954.24
 © Smithsonian



Lampe de mausolée

Il s'agit ici de la plus ancienne lampe en verre émaillé connue à avoir été suspendue au sein d'un intérieur, à savoir une tombe construite au Caire pour un émir mamelouk – elle témoigne du passage des lampes de verre du registre séculaire au registre strictement religieux.

Cette lampe a un corps rond et un col long et évasé. Trois petites accroches de suspension sont attachées au corps. Le décor émaillé est composé de trois registres principaux entre lesquels se déroulent des végétaux. Deux de ces registres, sur le corps et sur le col, portent des inscriptions interrompues par des médaillons rouges. La première inscription, sur le col, est bleue, les points et les virgules étant rouge, vert et jaune. La seconde inscription est réalisée en transparence, délicatement soulignée de rouge et entourée du même bleu que sur le col. Le troisième registre, peu visible sur la photographie, se trouve juste au-dessus du pied et se compose de trois médaillons qui alternent avec des végétations de forme triangulaire.

La tombe de l'émir al-'Ala'i al-Bunduqdar a été édifée en 1284. Elle faisait partie d'un petit complexe incluant également la tombe de sa fille ainsi qu'un hospice pour les pauvres. Il est en effet à souligner que les Mamelouks avaient pour habitude de mêler complexes religieux et édifices à fonction publique, suivant à la lettre le principe du *waqf*, donation à perpétuité d'une œuvre à utilité publique. La lampe était probablement l'unique source de lumière dans la tombe et devait être suspendue au centre du dôme, ou face au *mihrab* – niche dans le mur indiquant la direction de la prière.

Lampe du mausolée
de l'émir al-'Ala'i
al-Bunduqdar, 1285,
Caire, verre émaillé
et doré, MET New-
York, inv. 17.190.985
© MET



Mosquée al-Irsyad



La mosquée al-Irsyad se trouve au centre d'un parc cerclé d'un étang à Bandung, en Indonésie. De forme cubique, elle a été inaugurée en 2010 ; elle suit le projet de l'architecte indonésien Ridwan Kamil. La mosquée est le seul espace sacré dans le monde musulman – à l'exception des étapes du pèlerinage. Quels que soient l'époque où le pays où elle se trouve, il est possible d'y identifier les mêmes éléments : une grande salle qui donne sur la *qibla*, mur symbolisant la direction de la prière et un point d'eau permettant les ablutions. Contrairement aux églises ou aux synagogues, les espaces ne sont pas obligatoirement délimités en son sein.

Ainsi, cette mosquée est faite de blocs de béton qui scandent les façades en alternance avec des grilles, créant des motifs d'écriture. Ces derniers sont semblables au coufique, style calligraphique des débuts de l'Islam, qui est rapidement devenu la calligraphie architecturale. Ils font ainsi non seulement référence aux écritures traditionnelles sur les lieux de culte islamiques, mais permettent également de ventiler la mosquée. Enfin, l'usage de grilles n'est pas sans rappeler les *moucharabiehs*¹¹. Les blocs de béton reposent sur une série de colonnes, qui permettent d'alléger la massivité du cube et d'inscrire le bâtiment dans la lignée des édifices modernistes. Un bassin d'eau entoure la structure, faisant écho au lac et permettant de tempérer le climat.



L'architecture joue avec les notions de fermé et d'ouvert : les fidèles peuvent observer l'extérieur en étant protégés par les murs. Comme le montre la photo, c'est le bassin qui est le point de contact entre l'intérieur et l'extérieur. En son centre se trouve une sculpture circulaire sur laquelle est noté le nom d'Allah.

Emilio
PhotoImagination,
Mosquée al-
Irsyad © Emilio
PhotoImagination //
Mosquée al-Irsyad ©
Wikicommons

11 - Un *moucharabieh* est un grillage qui permet de ventiler un édifice tout en le gardant à l'ombre.

Conclusion

S'initier aux arts des terres d'islam, c'est parcourir le globe et apprendre des notions d'architecture, de sculpture, de peinture, de calligraphie, de céramique, etc. Les arts de l'Islam sont en effet extrêmement divers et se retrouvent dans toutes les maisons et édifices religieux : il n'existe pas « un » art islamique, mais bien plusieurs. Les définitions dépendent tout autant du pays que du type d'objet.

Ce n'est pourtant qu'en 2012 que le musée du Louvre a ouvert un département des Arts de l'Islam, dans l'aile Denon ; et de nombreux musées possèdent dans leurs collections des objets peu identifiés et non exposés. De fait, ce sont des arts qui demeurent encore largement méconnus et sont l'objet d'études toujours plus précises aujourd'hui.

22

*L'Éléphant horloge,
Badi' al-Zaman
ibn al-Razzaz
al-Jazari, Le Livre
des connaissances
ingénieuses, 1315,
Syrie ou Irak, encre,
aquarelle opaque
et or sur papier,
MET New-York, inv.
57.51.23 © MET*



